www.e-rara.ch

Les quatre conquêtes de l'Angleterre

Bonnechose, François Paul Émile Boisnormand de

Paris, 1852

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 38997: 1-2

Persistent Link: https://doi.org/10.3931/e-rara-88029

Préface.

www.e-rara.ch
Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Visual Library

PRÉFACE.

L'histoire d'Angleterre m'a toujours attiré : dans ma jeunesse par son intérêt tragique, plus tard par son unité, par le spectacle d'un peuple grandissant au milieu des épreuves, s'avançant avec résolution, quoique d'un pas inégal, vers le but indiqué depuis près de deux mille ans par le prince des historiens, comme plus désirable que facile à atteindre [1], et mettant à profit pour s'y maintenir ses succès et ses revers, ses lumières et ses préjugés, ses qualités et ses défauts mêmes.

1. Cunctas nationes et urbes populus, aut primores, aut singuli regunt : delecta ex his et consociata reipublicæ forma, laudari faciliùs quam evenire, vel si evenit, haud diuturna esse potest. (Tacit. *Annal.* IV, 33.)

On ne voit nulle part ailleurs les événements mieux groupés autour de quelques faits auxquels ils se rattachent comme des rameaux à un même tronc.

Les invasions ou les conquêtes qui, en mêlant les divers éléments dont est formé le peuple anglais, posent les premières assises de sa grandeur;

Les longues luttes pour les chartes sous les Plantagenets, durant lesquelles on voit les comtés et les bourgs obtenir le droit de représentation, les ordres se rapprocher, et la nation rentrer dans ses limites naturelles;

La révolution du XVI^e^ siècle, qui rend indissoluble l'union de l'Église et de l'État;

La révolution politique du siècle suivant, à l'aide de laquelle sont reconnus, reglés et circonscrits, dans leurs limites nécessaires, les rapports mutuels et les attributions de la couronne et du parlement;

Enfin les débats parlementaires des deux derniers siècles, orageuse et grande époque, où la nation acquiert successivement les garanties indispensables à l'exer-

cice de ses droits, au développement de ses libertés, ainsi qu'au progrès de son influence politique et commerciale dans le monde; voilà les grands traits de l'histoire d'Angleterre.

J'avais eu la pensée, en des temps plus propices, d'aborder successivement ces diverses époques, mais de si grands projets seraient aujourd'hui téméraires. Les volumes que je publie sont la première partie de cette longue série d'études; ils forment néanmoins un ensemble complet par eux-mêmes : l'histoire des quatre conquêtes de l'Angleterre est celle des ORIGINES DU PEUPLE ANGLAIS.

Trois choses surtout ont captivé mon attention dans ce travail : c'est d'abord le retour des mêmes causes ramenant invariablement les mêmes effets; l'affaiblissement des principes, le relâchement des mœurs et des liens sociaux, ouvrant les voies à l'invasion; la corruption de l'État et ses discordes préparant la conquête ou la justifiant [1]. C'est ensuite l'assimilation

1. When profanation of the sacred cause
In all its parts, times, ministry and laws,

singulière et rapide des hommes de nations diverses, de leurs lois et de leurs coutumes, fait signalé sous Henri VIII par le célèbre jurisconsulte Fortescüe, et qu'il a résumé dans cette parole remarquable : « Ce royaume, dit-il, sous les différentes nations qui l'ont tour à tour possédé, a été constamment régi par les mêmes coutumes depuis le temps des Bretons jusqu'à nos jours [1]. » J'ai admis, en grande partie, sur un point si essentiel, les conclusions de Fortescüe ; c'était sortir de la voie qu'avait tracée avant moi l'auteur du livre célèbre de *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

Le troisième fait dont mon esprit a été particulièrement frappé est la marche si différente des événements des deux côtés du détroit, en France et en Angleterre, quoique les peuples de ces deux pays aient

> Bespeaks a land, once Christian, fall'n, and lost
> In all that wars against that title most;
> What follows next, let cities of great name,
> And regions long since desolate proclaim.
> (Cowper, *Table talk.*)

1. *De laudibus legum Angliæ*, c. XVII, p. 38 et 39.

des origines à peu près communes, et soient formés, à beaucoup d'égards, d'éléments semblables. Leur double histoire m'est apparue comme deux fleuves rapprochés à leur source et s'éloignant à mesure qu'ils avancent. Plusieurs des principaux accidents qui ont déterminé leur cours se rencontrent aux époques dont l'histoire fait le sujet de ce livre : j'ai mis le plus grand soin à les étudier et à les définir.

La révolution de 1848 a interrompu mon travail, et la force m'a d'abord manqué pour le poursuivre.

Que de motifs en effet de découragement!

Je recherchais laborieusement à travers les âges, dans les traditions d'un grand peuple, dans son histoire et dans ses mœurs, le principe et la raison première des meilleures lois qui le régissent; et nous apprenions tout à coup que ces choses sont inutiles à considérer et de nulle

valeur dans la recherche des institutions que tous les peuples réclament.

Nous avions cru, et il paraissait démontré, que la forme de gouvernement la plus désirable pour une nation était la mieux appropriée aux éléments qui la composent, à sa situation géographique comme à son génie; cette forme était donc nécessairement diverse et variable selon les temps, les lieux et les circonstances : erreur! il n'était bruit que d'une formule universelle, applicable au genre humain, et d'où sortiraient infailliblement pour tous un progrès indéfini et une félicité sans bornes.

On s'était imaginé jusqu'à présent et moi-même j'avais pensé, que le champ de l'histoire ne donnait ses fruits qu'après une avance considérable de temps, de soins et d'efforts : autre erreur! Des mains habiles le rendaient, en se jouant, productif sous nos yeux, les procédés de l'improvisation étaient appliqués avec applaudissements à la composition historique. Comment ramener aux sévères tableaux de l'histoire un public égaré ou séduit par

des récits fantastiques ou des scènes romanesques ? Et désormais, comment poursuivre la route longue et pénible, lorsque la voie rapide et facile semblait conduire aussi sûrement au but ?

Enfin, au spectacle de la monarchie renversée, d'une ruine immense succédant à une prospérité inouïe et de la société aux abois, convenait-il de s'ensevelir dans la poudre des bibliothèques ? Il fallait des actions et non des livres.

Par degrés cependant le courage me revint.

Je me dis qu'il y a des livres qui sont des actions ; que s'il arrivait que le public un jour reprît goût aux travaux sérieux, peut-être comprendrait-il aussi que pour étudier un pays et le connaître, le plus court chemin n'est pas le meilleur, et que la marche lente est quelquefois préférable à l'étourdissante vitesse. Je ne disconvenais pas que la formule générale du meilleur gouvernement pour tous ne fût d'un prix inestimable ; mais il ne m'était pas démontré qu'on l'eût trouvée, je pensai même qu'avant qu'elle le fût, j'aurais

le loisir d'achever mon livre, et je me remis patiemment à l'œuvre.

Un obstacle cependant plus fort que tous les autres, aurait pu me retenir à l'entrée de la voie où un maître éminent, M. Augustin Thierry, m'avait devancé; c'était la crainte et le regret profond d'être en opposition avec lui.

Le plan de mon livre, du moins en ce qui touche spécialement l'Angleterre, est plus étendu que le sien : il embrasse quatre périodes distinctes marquées chacune par une conquête.

Pour la période romaine, complètement étrangère à l'œuvre de M. Thierry, ce n'est pas avec lui mais avec les historiens de l'antiquité que j'encours le péril d'une comparaison redoutable. J'ai cru, pour ces temps si reculés, où les anciens sont nos seuls guides, ne pouvoir mieux m'inspirer de mes modèles et surtout de César et de Tacite, qu'en les reproduisant, et j'ai réuni en un mêmecadre les magnifiques fragments épars dans leurs ouvrages. J'ai tracé ensuite un tableau complet des périodes anglo-saxonne et

anglo-danoise légèrement touchées jusqu'à Édouard-le-Confesseur par l'auteur de l'histoire de la conquête normande, et c'est seulement, dans la quatrième et dernière partie de mon livre, qui a cette conquête pour objet, que j'ai eu sérieusement à lutter avec M. Thierry.

Quelques points essentiels nous divisaient, et entre ceux-ci, tout d'abord, l'appréciation de l'influence religieuse dans l'œuvre de la civilisation de l'Angleterre.

L'illustre historien ne paraît pas s'être suffisamment défendu contre des préjugés trop répandus, en France, dans sa jeunesse : son ouvrage, comme la plupart des livres, même les meilleurs, porte l'empreinte du temps où il fut écrit, et la plus complète réfutation de l'opinion qu'il exprime à l'égard de l'Église, est l'hommage éclatant qui a été rendu à l'œuvre du clergé en Angleterre, au moyen âge, par l'historien protestant Macaulay, dans une publication récente et déjà célèbre [1].

M. Thierry ne se montre pas plus indulgent pour les chefs des nations que

1. *Hist. of England from the accession of James II*, c. 1.

pour leurs guides spirituels : selon lui, le conquérant n'aurait expié ses ravages par aucune création grande ou utile, et nulle vertu ne rachetait ses vices. J'ai jugé Guillaume autrement : il est permis, dans les temps d'égalité où nous sommes, d'être équitable même envers les rois, et la grande élévation où ils sont placés, en les exposant davantage au vertige, fait à l'historien une obligation plus étroite de l'impartialité. J'ai étudié Guillaume sous toutes ses faces, trouvant en lui matière à l'éloge comme au blâme : j'ai tenu compte des circonstances extérieures et des entraînements naturels, des efforts louables comme des chutes : en traçant ce caractère si rempli d'étonnants contrastes, j'ai mis en regard les cruautés et la clémence, le courroux vengeur qui détruit et le génie organisateur qui répare et qui fonde, les égarements du despote et les repentirs du chrétien : j'ai rapproché dans un même jugement l'effroyable désordre de la Normandie, lorsqu'il prit en main le pouvoir, de l'état prospère où il la laissa, et la terreur qu'il inspira durant sa vie aux vain-

cus, de l'effroi que sa mort causa aux gens de bien. C'est ainsi que, m'associant à la pensée de sa ville natale qui lui élève aujourd'hui un monument [1], j'ai voulu qu'il en eût un autre dans ce livre, où ses traits seront reproduits d'une façon moins durable sans doute, et cependant complète et fidèle.

Enfin, et pour achever de faire connaître ce qui me sépare de M. Thierry, selon lui la conquête normande aurait à peu près tout détruit en Angleterre : il voit le sol entier passant en des mains étrangères, les anciennes institutions anéanties, et le gouvernement reposant sur des bases différentes et tout-à-fait nouvelles. Dans son opinion, la race des conquérants et celle des vaincus demeurèrent, durant des siècles, distinctes, opposées l'une à l'autre, et lorsqu'enfin elles se confondirent en apparence, l'opposition continua sourdement : ce furent en un mot les descendants

1. La ville de Falaise, avec le concours des autres cités de la Normandie, élève en ce moment une statue à Guillaume-le-Conquérant. L'exécution de ce grand travail a été confiée à M. Rochet.

des Normands qui se rallièrent autour de Charles Ier pour le défendre, et les Saxons qui firent tomber sa tête[1].

Sans s'arrêter à ce qui dans ce système est empreint d'une exagération manifeste, il serait difficile de contester les avantages dont l'Angleterre fut redevable à la conquête normande plus que les calamités qui l'accompagnèrent[2], et on ne saurait admettre avec M. Thierry que toute l'organisation politique de l'Angleterre date de cette époque[3], lorsqu'on retrouve chez les Anglo-Saxons tous les germes des insti-

1. Augustin Thierry, *Vues des révolutions d'Angleterre.*

2. Je suis heureux de rencontrer une nouvelle preuve à l'appui de mon opinion à cet égard, dans le travail aussi savant que consciencieux de M. Léopold Delisle, récemment couronné par l'académie des inscriptions et belles lettres (*a*). Selon lui, les rapides progrès de l'Angleterre en agriculture après la conquête doivent être attribués aux Normands, et il cite sur ce point un très-intéressant passage d'Ingulphe. (*Rer. anglic script.*, t. I, p. 78. Oxoniæ. 1684.)

3. *Dix ans d'études historiques.* Préface, p. iij. — *Vues des révolutions d'Angleterre*, passim. — *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.* Introduction.

(*a*) *Etude sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge*, par Léopold Delisle, p. 251.

tutions en vigueur sous la dynastie normande[1].

La théorie de la division permanente des

1. Un des plus forts arguments qu'on puisse faire valoir à l'appui du renouvellement complet du pays et de ses institutions par la conquête normande, a été déduit de l'imposition de la langue française aux vaincus, et la longue existence de cet idiôme en Angleterre est un fait digne d'attention. M. Villemain a traité ce dernier point, dans son cours de littérature au moyen âge, avec sa supériorité habituelle ; je renvoie le lecteur à ses pages éloquentes (*a*). Les faits qu'il cite sont positifs; mais les conclusions qu'on a essayé d'en tirer sont contestables. La langue française avait produit des œuvres déjà vantées lorsqu'il existait à peine quelques rudes essais dans la langue anglo-saxonne. Le dernier roi saxon, descendant de Cerdic, et dont le souvenir demeura populaire malgré sa prédilection pour les Normands, avait, longtemps avant Guillaume, contribué à répandre l'usage de leur langue en Angleterre (*b*), où elle était devenue celle d'une grande partie de la noblesse et du haut clergé (*c*), et c'est beaucoup moins à l'idiôme vulgaire qu'au latin qu'elle fut substituée par Guillaume dans les écoles et dans les tribunaux. Si la langue française enfin demeura longtemps celle de la cour

(*a*) *Cours de Littérature au moyen âge*, 18e leçon.

(*b*) Voyez dans l'*Introduction à la Chanson de Roland*, par M. Génin, p. LXVIII et LXIX, à quel point les récits des trouvères français étaient déjà répandus en Angleterre vers la fin de la monarchie anglo-saxonne.

(*c*) Tous les prélats normands ou français ne quittèrent pas l'Angleterre avec Robert de Jumiège : Guillaume, à l'époque de sa conquête, ne trouva que six ou sept sièges occupés par des évêques anglo-saxons. (Hume, *Hist. d'Angl.*, c. IV.

races et de leur éternel antagonisme sur le même sol, conçue au XVIII^e^ siècle par Boulainvilliers, reprise au XIX^e^ par Montlosier, et qu'ils ont l'un et l'autre appliquée à l'histoire dans un but politique et systématique, est fausse, et m'a, de tout temps, paru funeste. J'étais fort jeune, je n'avais pas vingt ans, et je sortais à peine de l'école militaire, lorsque déjà, dans les années 1821 et 1822, je fus frappé des dangers d'une opinion ou d'un système qui envenimait les vieilles haines de la Révolution, en nous montrant l'inimitié des Francs et des Gaulois héréditairement transmise avec leur sang dans les deux grands partis alors en présence. Détourné des recherches historiques par les devoirs de ma profession, je n'en fis point à cette époque, et cependant je m'étonnais que, jusque vers le milieu du dernier siècle, nos pères eussent ignoré leur généalogie et

et de la noblesse, c'est qu'elle était aussi celle d'une civilisation plus avancée et des productions de l'esprit ; et il n'est pas impossible qu'un tel fait ne se fût manifesté en Angleterre, même sans la conquête, comme nous l'avons vu dans plusieurs pays de l'Europe, et surtout en Russie.

qu'il eût fallu, pour les en instruire, que l'orgueil d'un comte de Boulainvilliers trouvât son profit à la leur apprendre. Je comprenais mal enfin, que les Français se fussent fait la guerre durant tant d'années comme descendants les uns des Francs, les autres des Gaulois, et cela sans en avoir rien su. J'étudiai plus tard ce point d'histoire, et il m'a suffi de lire Grégoire de Tours, et de jeter les yeux sur le dictionnaire de la noblesse française, pour reconnaître toute la vanité d'un système qui donne à celle-ci pour ancêtres les Francs plutôt que les Gallo-Romains. J'examinai ensuite avec attention les résultats des plus célèbres conquêtes, et j'arrivai à cette conclusion importante, savoir : que deux nations, vivant sur le même sol et sous les mêmes lois, et dont l'une a subjugué l'autre sans l'absorber et sans l'exterminer, arrivent presque toujours à une fusion assez rapide et complète, si toutefois le siége du gouvernement a été transféré sur le territoire conquis, et si, antérieurement à la conquête, ces nations n'étaient déjà profondément séparées par

la religion, par les coutumes et les mœurs, ou par la couleur[1].

Cette vérité avait acquis pour moi tous les caractères de l'évidence, lorsque plusieurs publications récentes d'hommes en crédit dans différentes sectes socialistes, ont fait voir où conduit une erreur quand la passion politique s'en empare. Dans ces divers écrits, la vieille querelle des Francs et des Gaulois n'est pas seulement celle du noble et du roturier, du royaliste et du libéral; elle est celle du propriétaire et du prolétaire, et il semble qu'en dépossédant le premier, le second ne fasse que reprendre son bien volé à ses pères il y a quatorze cents ans.

Dans un ouvrage, enfin, que sa forme dérobe à l'attention des hommes sérieux[2],

1. Parmi les exemples d'une séparation prolongée entre plusieurs peuples pour quelqu'une de ces causes, on peut citer : les Maures sous les Espagnols, depuis la chute du royaume de Grenade jusqu'à leur expulsion; les Grecs sous les Turcs, les Anglais et les Indous, et surtout les Juifs au milieu de toutes les autres nations.

2. La citation suivante des *Mystères du peuple*, par M. Eugène Sue, dispensera de tout commentaire : « Les rois et les seigneurs français, après avoir volé à nos pères leur

et qui par cela même fait pénétrer plus profondément son poison au sein des masses, dans le livre d'un romancier fameux, où les plus tristes paradoxes sont appuyés des mêmes données, l'auteur fait remonter la responsabilité de ses théories à des hommes éminents [1] qui détestent l'odieux abus qu'il en fait. J'ai compris, en le lisant, qu'aucune considération ne

propriété, vivaient de leurs sueurs : ils les vendaient, hommes, femmes, enfants, jeunes filles, au marché. S'ils regimbaient au travail, ils les fouaillaient comme on fouaille un animal rétif, ou bien les tuaient par colère ou par cruauté, de même que l'on peut tuer son chien ou son cheval ; car nos pères et nos mères appartenaient aux rois et aux seigneurs francs, ni plus ni moins que le troupeau appartient à son maître ; le tout au nom du Franc conquérant le Gaulois : ceci a duré jusqu'à la Révolution. » (Pages 26 et 27.)

1. M. Guizot est de ce nombre : on ne trouve néanmoins dans ses ouvrages historiques, aucune trace d'une adhésion au système de l'antagonisme perpétuel des races. L'illustre auteur de l'*Histoire de la Civilisation* a pu être un moment séduit, dans sa jeunesse et dans l'ardeur de la lutte, par le côté spécieux de cette théorie et par le crédit qu'elle a obtenu ; mais aussitôt qu'il l'a jugée dans le calme de sa raison supérieure, il l'a répudiée. Elle a été pour lui comme une arme qu'on saisit à la hâte dans la poussière et le feu du combat, mais que l'homme de cœur rejette après avoir reconnu le vice de sa trempe et son venin.

doit retenir une vérité utile sous la plume de l'historien, que la plus dangereuse peut-être de toutes les erreurs historiques, dans les temps de révolution, était celle qui tend à nous montrer, partout sur un même sol, la perpétuité de la distinction des races et de leur antagonisme, et qu'ayant trouvé à contester cette opinion sur le terrain même où elle a été appuyée de motifs plausibles, je devais oublier qu'un homme à bon droit célèbre, lui a prêté le secours de sa science et de son talent. Le livre, si remarquable d'ailleurs, qui a le plus contribué à la répandre, n'est pas le meilleur titre de M. Thierry, et il me permettra de répéter ici ce que j'ai déjà dit de lui dans un autre ouvrage : Je l'estime trop pour n'oser quelquefois le contredire et même le combattre.

Cette profession que je fais de ma haute estime pour M. Augustin Thierry, n'est pas un acte de vulgaire courtoisie, un passeport prudent pour des opinions qu'on pourrait croire téméraires : je désire être mieux jugé.

La gloire du capitaine qui, frappé sur

le champ de bataille, tombe et ne se rend pas, mais se relève mutilé pour vaincre encore ; cette gloire, dis-je, est celle de M. Augustin Thierry.

Si des erreurs, fruits d'entraînements regrettables, ou des préjugés d'une autre époque, déparent quelques ouvrages de sa jeunesse, beaucoup de ces taches ont disparu dans les productions de son âge plus mûr : un hommage presque sans réserve est dû au magnifique travail où il embrasse dans leur ensemble et juge de si haut les systèmes historiques de ses devanciers, et auquel l'Académie française a décerné la récompense la plus honorable et la mieux méritée ; on s'arrête, enfin, avec étonnement et respect à la vue du monument que M. Thierry élève aujourd'hui à notre nation [1], et l'on admire la double puissance du génie et de la volonté, en comparant la grandeur de l'entreprise et la faiblesse apparente des moyens.

Qui reculerait découragé à l'entrée de

1. *Recueil des documents inédits de l'histoire du Tiers-État.*

la voie laborieuse? Quel disciple se sentirait défaillir au spectacle corrupteur des faciles triomphes, en voyant le maître gravir l'étroit sentier, grandir dans l'épreuve, triompher par l'obstacle et marcher d'un pas plus ferme dans sa nuit éternelle?

Quelle leçon, et quel exemple!

Nous comprenons alors que toute œuvre utile et grande porte avec soi sa récompense, nous sentons que la science est digne d'être aimée pour elle-même, et sans accuser ceux qui n'ont pour elle qu'indifférence ou mépris, on les plaint, et l'on marche au but en se répétant à soi-même cette belle devise de notre Gerson : *Sursùm corda.*

Versailles, octobre 1851.

NOTE.

Il y a peu d'ouvrages anciens ou modernes publiés en France ou en Angleterre, sur les époques dont l'histoire fait le sujet de ce livre, que je n'aie consultés : je crois inutile de donner ici la liste de ceux où j'ai puisé, les ayant soigneusement indiqués sous chaque page. Je citerai cependant parmi les savants français, mes contemporains, envers lesquels je me reconnais particulièrement redevable,

M. Francisque Michel qui, par ses consciencieux travaux sur les chroniques anglo-normandes, m'a rendu familiers quelques-uns des plus curieux monuments du moyen-âge; M. Auguste Le Prévost, mon compatriote, si justement nommé le *Pausanias* de notre Normandie, qui publie aujourd'hui, pour la Société de l'histoire de France, une nouvelle édition d'Orderic Vital, et dont les notes, aussi exactes que savantes, sont le meilleur commentaire des ouvrages qu'elles enrichissent; M. Guizot, auteur de l'essai si lumineux sur les origines du gouvernement représentatif en Angleterre, et qui en livrant tout récemment à l'impression, sous un titre plus général (*a*), quelques parties de son cours jusqu'à présent inédites, a developpé et complété, utilement pour la science, quelques-uns de ses plus célèbres écrits; enfin M. Augustin Thierry, à qui je dois, pour la dernière partie de mon travail, non-seulement un modèle, mais encore le fil conducteur qui m'a guidé au milieu d'une foule de documents dont j'ai souvent tiré des conclusions différentes des siennes; mais qui, sans lui peut-être, ne m'auraient pas tous été connus.

(*a*) *Histoire des origines du gouvernement représentatif en Europe*, 2 vol. in-8. 1851.